La langue est (avant tout) notre milieu de vie

Pierre FRATH*

Keywords: *language*; *anthropology*; *reference*; *cognition*; *ubuntu*; *multilingualism*

Introduction

Parmi les certitudes qui structurent nos pensées, il y en a une à propos de la langue que beaucoup de linguistes partagent avec monsieur tout-le-monde, à savoir qu'elle est un moyen de communication. C'est effectivement le cas, mais se concentrer sur cet aspect incite le linguiste à construire des théories centrées sur l'individu et la cognition, laissant de côté ou considérant comme secondaires les dimensions anthropologiques et référentielles de la langue. Cette certitude est intimement liée à une autre, celle de la nature ontologique de l'individu, et son corollaire, que la société est une construction apparue au cours de l'évolution de notre espèce. Dès lors, les personnes qui la composent doivent communiquer, et ils le font grâce à un code qui donne forme à des concepts pré-linguistiques.

On montrera ici que ce point de vue est tout à fait discutable et on proposera une alternative fondée sur la prééminence de la société sur l'individu. On montrera aussi que la langue est un des trois milieux dans lesquels nous vivons et qui construit des liens avec les deux autres : le monde naturel et la société. On montrera *in fine* l'importance du plurilinguisme pour construire un monde plus ouvert et plus tolérant.

La langue comme outil de communication

Pour Wittgenstein, la vérité est une « forme de vie ». « Est vrai et faux ce que les hommes disent l'être, dit-il ; et ils s'accordent dans le langage qu'ils emploient. Ce n'est pas une conformité d'opinion, c'est *une forme de vie* » (Wittgenstein 1961 : §241). Cette vérité anthropologique dans la langue, c'est ce qu'on appelle le sens commun, la doxa, l'opinion, les idées toutes faites, et plus généralement toutes sortes de notions diverses et variées sur la vie, l'économie, la société, la science, la langue, etc., que nous partageons et que nous tenons pour vraies, non parce que nous en avons acquis la connaissance personnellement grâce à un travail d'observation et de réflexion, mais parce que tout le monde en affirme la vérité en faisant usage d'expressions que nous reprenons ensuite à notre compte. Ce phénomène touche tout le monde, y compris les scientifiques dans leurs domaines, et les linguistes ne font pas

* Université de Reims Champagne-Ardenne, CIRLEP EA 4299, CELISO EA 7332, GEPE-LILPA EA 1339 ; membre du Conseil scientifique de l'Observatoire européen du plurilinguisme (pierre.frath@aliceadsl.fr, http://www.res-per-nomen.org).

BDD-A31847 © 2020 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:34:13 UTC)

exception. C'est ainsi que bon nombre de théories sont construites sur des *a priori* qui ne viennent nullement de la recherche, mais de notions profondément ancrées dans la langue et dans la culture.

Concernant la langue, les linguistes partagent souvent avec le non-spécialiste l'idée qu'elle est avant tout un moyen de communication : elle est *mon* outil pour exprimer *mes* idées. Nombre de théories reposent sur cette conception spontanée. Et d'ailleurs, elle n'est pas fausse, la langue sert effectivement à communiquer. Mais partir de ce point de vue sans le mettre en perspective conduit le linguiste à construire des théories qui ne sont que les conséquences logiques d'un lieu commun issu de la « forme de vie », et qui ne vont pas sans problèmes. Si la parole est l'expression de concepts pré-linguistiques, alors le contenu du message est d'emblée séparé de sa forme et l'activité linguistique est comprise comme un encodage de concepts suivi de leur décodage par l'interlocuteur. Une bonne partie de la linguistique moderne repose plus ou moins explicitement sur ce présupposé. Et comme le mot « code » possède des connotations scientifiques, beaucoup construisent des théories formelles faisant usage de la logique et des mathématiques, des langages qui permettent de comprendre les Lois de la Nature, selon un autre lieu commun très prégnant, y compris dans les sciences. Tout cela n'a rien de scientifique, et on peut le démontrer aisément[1].

Si la langue est avant tout un système de communication, l'activité linguistique est conçue comme un processus individuel qui a lieu dans chacun de nos cerveaux. Il se pose alors la question de l'intercompréhension : comment se fait-il que les processus linguistiques aient lieu de la même manière chez tous les locuteurs ; comment se fait-il que nous nous comprenions ? Le chercheur est alors amené à faire des hypothèses métaphysiques sur l'existence d'universaux de contenu et de forme. Descartes les attribuait à l'action divine : c'est Dieu qui a placé dans notre *res cogitans* « les figures, les nombres, le mouvement et choses semblables » (Descartes 1641/1990 : 175–177) afin que nous puissions comprendre Sa création. Les linguistes modernes, privés d'arguments théologiques, ne mentionnent pas le problème de l'intercompréhension, ou bien font intervenir le génome à la manière d'un *deus ex machina* tout puissant[2].

Mais ces certitudes ne viennent pas de nulle part. Elles reposent sur une conception profondément ancrée dans la culture et la religion, celle de la nature ontologique de l'individu, et son corollaire, que la société est une construction humaine. Adam et Eve étaient humains avant d'être chassés du paradis et de devoir construire la société. Cette idée de l'antériorité de l'individu est très répandue ; on la trouve par exemple dans *Le Contrat Social* de Rousseau, dans nombre de travaux sur l'« origine de la société »[3], dans l'argumentaire des ouvrages d'économie[4], etc. Dès

[1] Ce n'est pas le lieu de le faire ici. Le lecteur intéressé peut consulter la première partie de mon livre, *Linguistique anthropologique et référentielle* (Frath 2020).

[2] Un exemple bien connu est celui de la Grammaire Universelle de Chomsky, considérée comme présente en chacun de nous à la naissance.

[3] Parler d'une « origine » de la société implique un stade antérieur purement individuel. Or les données de la paléoanthropologie et de la primatologie montrent que l'homme a toujours vécu en groupes.

[4] Les manuels d'économie, dit François Flahault (2003 : 108–114), « présentent la genèse des activités économiques comme s'effectuant à partir de la rencontre de volontés individuelles, chaque individu étant à la recherche de biens qui correspondent à ses besoins et améliorent son bien-être, le

BDD-A31847 © 2020 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:34:13 UTC)

lors, si la société est faite de singularités qui vivent et travaillent ensemble, son fonctionnement repose sur un système de communication qui permet d'échanger les idées qui se forment en chacun de nous.

Une alternative : la langue comme milieu

L'alternative est d'admettre que la société vient d'abord et que l'homme n'existe que parce qu'il a une place au sein d'une communauté linguistique. L'individu est alors un produit du groupe, et sa pensée est structurée par le langage auquel il est exposé. Dans ce cas, il n'y a aucun problème pour expliquer l'intercompréhension. Les mots et les idées nous arrivent simultanément lors de nos apprentissages, et quand nous sommes exposés aux premiers, nous le sommes *ipso facto* aux seconds. Pour le Saussure des *Écrits de linguistique générale*,

> Nous disons […] que la forme est la même chose que la signification (Saussure 2002 : 42).
>
> Il est faux (et impraticable) d'opposer la forme et le sens. Ce qui est juste en revanche, c'est d'opposer la figure vocale d'une part et la forme-sens de l'autre (*ibidem* : 17).

Le signe est donc une forme-sens indissociable qui peut revêtir la forme d'une « figure vocale » dans l'interlocution. Ce point de vue est très éloigné de la dichotomie signifiant-signifié du *Cours de linguistique générale*, ouvrage qui n'a pas été écrit par Saussure lui-même, rappelons-le, mais par deux de ses collègues, Bally et Sechehaye, après sa mort. C'est malheureusement cette conception de la forme et du sens comme entités opposées qui s'est imposée dans notre discipline. Il y a fort à parier que Saussure l'aurait rejetée, en même temps que l'essentiel de la linguistique moderne, en particulier les théories cognitivistes qui placent le sens en amont de la langue. Voici un exemple pris chez un grand auteur cognitiviste, Leonard Talmy :

> Although English is the main language tapped for examples, the semantic elements and situations dealt with are taken to be *fundamental, figuring in the semantic basis of all languages* – that is, taken to constitute a part of a *universal semantic organization*, deeper than those respects in which individual languages differ from each other (Talmy 2000 : 471).

Il y a donc bien, selon cet auteur, un système sémantique indépendant des langues et qui les organise. Ici le principe est affirmé par Talmy, mais d'innombrables auteurs construisent leur conception de la langue sans y faire allusion tellement il leur semble naturel et allant de soi.

Pourtant, selon Benveniste, « la langue constitue ce qui tient ensemble les hommes, le fondement de tous les rapports qui à leur tour fondent la société » (Benveniste 1974 : 215–240). Effectivement, si la langue est notre milieu, elle peut être vue comme le « ciment » qui relie les êtres humains, les forme, structure leur pensée, leur dit ce qui existe dans le monde et leur fait comprendre la société dans laquelle ils vivent. C'est pourquoi on peut distinguer trois dimensions dans la langue :

rapport aux choses étant supposé premier, le rapport aux autres, second ». « Les fictions théoriques des manuels d'économie, […] montrent des individus d'abord sans liens les uns avec les autres et s'engageant ensuite par raison dans un contrat social, certes contraignant, mais nécessaire pour garantir leurs droits fondamentaux ».

BDD-A31847 © 2020 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:34:13 UTC)

les dimensions anthropologique, référentielle et cognitive. Nous allons maintenant brièvement les examiner.

La dimension anthropologique de la langue

Le premier rôle de la langue est de créer du lien entre les personnes. Parler pour entrer en contact, c'est ce que nous faisons quand nous nous occupons d'enfants, quand nous conversons avec des amis ou avec la famille, quand nous rencontrons des gens. Le contenu des paroles que nous échangeons à ces moments-là n'est pas important. Il est d'ailleurs souvent très stéréotypé. En anglais, on appelle *small talk* ce genre de conversation. On s'enquiert de la santé de nos interlocuteurs et de leurs proches, de leurs soucis du moment sans attendre autre chose que des réponses lénifiantes qu'on n'écoute d'ailleurs pas le plus souvent. On parle de la pluie et du beau temps ou de la vie qui ne cesse d'augmenter. On commente les résultats sportifs ou la mode vestimentaire du jour. Lorsqu'on se connait un peu mieux, on peut s'adonner à des commérages ou à des ragots, et alors le lien se fait au détriment de tierces personnes. Entre amis, la conversation peut prendre un tour plus thématique et plus approfondi : on parle alors de politique, de croyances, de travail, de sujets scientifiques ou artistiques, etc.

L'objectif n'est pas de communiquer des messages pensés auparavant, mais d'établir un lien avec nos interlocuteurs. La qualité du lien dépend du respect de certaines normes quant aux sujets qu'on peut aborder et à la manière de les traiter. Un des rôles anthropologiques de la langue est de créer et transmettre la doxa, cet accord implicite quant au bien et au mal, au vrai et au faux, qui se fait dans la langue selon Wittgenstein. C'est par la parole qu'on éduque les enfants, qu'on leur inculque les valeurs, qu'on leur donne des conseils, qu'on leur fait des compliments et des remontrances. Tout cela se fait implicitement, de manière non structurée.

La linguistique a jusqu'ici peu étudié la dimension anthropologique de la langue car elle n'est pas très consciente de son existence. Elle s'intéresse plutôt à ses fonctions cognitives et référentielles, en phase avec la conception classique de la langue comme vecteur de la pensée et comme étiquette de concepts.

La dimension référentielle de la langue et son pouvoir démiurgique

La dimension anthropologique de la langue est relationnelle et éthique ; elle donne accès au monde humain et agit pour son maintien dans certaines limites considérées comme bonnes. La langue vise aussi à permettre l'action commune sur l'environnement, par exemple la fabrication d'outils et leur usage, l'exploitation agricole d'une terre, la construction d'une usine ou la conception d'un programme scolaire. Pour cela, il ne suffit pas d'échanger des paroles stéréotypées comme dans le *small talk*. La relation doit déboucher sur une action commune. Pour cela, on fait appel à la dimension référentielle du langage, c'est-à-dire sa capacité à nommer des éléments de l'expérience commune.

La notion essentielle de la dimension référentielle de la langue est celle de dénomination, et son corollaire, le processus qui mène à son introduction dans la langue, à savoir la lexicalisation. Du point de vue référentiel, la langue procède de deux tensions complémentaires : d'une part elle nous dit l'existant et nous indique comment en parler, et d'autre part, elle nous permet d'intégrer de nouvelles entités

BDD-A31847 © 2020 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:34:13 UTC)

réelles ou anthropologiques à notre univers humain. Rien n'existe *pour nous* avant d'être nommé et utilisé en discours. Quand un biologiste découvre une nouvelle bactérie, il ne pourra en parler que lorsqu'elle aura été nommée. Ce n'est qu'à ce moment-là qu'elle prendra une existence, d'abord pour la communauté des biologistes, qui pourront l'étudier et la décrire, augmentant ainsi les connaissances à son propos, et peut-être ensuite par d'autres locuteurs, auxquels son existence sera révélée en même temps que sa réalité et les « concepts » construits en discours à son sujet. Le nom de la bactérie aura alors été lexicalisé.

La langue possède ainsi une capacité de création, non pas des objets en eux-mêmes, mais de l'existence de ces objets *pour nous*. Ce véritable pouvoir démiurgique de la dénomination concerne aussi des objets ancrés dans notre réalité anthropologique ainsi qu'on va le voir dans l'exemple de la « marche blanche »[5].

L'expression « marche blanche » est apparue en 1996 en Belgique pour désigner une marche de protestation silencieuse et sans pancartes organisée par les parents des victimes d'un tueur en série. Les participants ont été invités à porter quelque chose de blanc, « symbole de neutralité, de dignité, d'espoir et d'innocence »[6], d'où le nom donné à cette marche. Il a ensuite été repris par les journalistes à propos d'autres faits divers : il s'est lexicalisé, il s'est détaché de son usage discursif originel pour référer à des objets qui se retrouvent de ce fait dans une sous-catégorie de marche.

Il est remarquable que c'est l'existence même de l'expression « marche blanche » qui peut amener les gens à en organiser d'autres. Si elle n'était pas lexicalisée, pour faire une marche blanche, il faudrait que quelqu'un se souvienne qu'en 1996, une marche qualifiée de « blanche » a eu lieu en Belgique et qu'il parvienne à persuader d'autres personnes que ce type de marche serait adapté au cas qui les préoccupe à ce moment-là. Mais l'expression est dans la langue, et elle est dorénavant disponible avec son corpus d'usages et son cortège de traditions, désormais coupée des circonstances historiques qui l'ont produite. La dénomination possède bel et bien une puissance démiurgique[7].

On peut supposer qu'une enquête auprès des organisateurs de la première marche blanche pourrait permettre de découvrir qui a forgé l'expression. Mais même si c'était le cas, il y a peu de chances que cette personne se considère véritablement comme son auteur, et elle aurait entièrement raison. Le premier usage de « marche blanche » était purement discursif et descriptif : il désignait une marche qui allait être blanche. Sa lexicalisation, c'est-à-dire son entrée dans la langue, n'est pas le fait du premier locuteur, c'est un phénomène collectif qui s'inscrit dans la langue. Il est possible qu'en entendant « marche blanche » prononcé par d'autres, le premier locuteur ait pensé qu'il n'avait lui aussi fait que reprendre une expression déjà lexicalisée.

La dimension cognitive de la langue

[5] J'aurais pu prendre d'autres exemples, par exemple celui de « dégagisme », issu du Printemps arabe en Tunisie, ou celui de « grenelle de … », issu d'une lexicalisation des accords de Grenelle de 1968 conclus entre le patronat, les syndicats et le gouvernent, et qui avait considérablement amélioré la situation économique des salariés.

[6] Cf. https://fr.wikipedia.org/wiki/Marche_blanche.

[7] Cette notion est développée dans la première partie de Frath (2020).

BDD-A31847 © 2020 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:34:13 UTC)

L'approche cognitive de la langue s'est imposée dans notre discipline au détriment des deux autres, les dimensions anthropologique et référentielle, et cela, comme il a été vu plus haut, en raison de la certitude implicite que la société n'est qu'un agrégat de singularités qui communiquent entre elles pour des buts qu'elles poursuivent. Ce qui compte alors pour le linguiste, c'est comment cette communication se met en place, en amont, au niveau conceptuel, en aval au niveau linguistique. On entre alors presque fatalement dans des théories du code, dont les bases épistémologiques sont plus que douteuses.

La langue possède certainement une dimension cognitive. Cependant, elle n'est pas la condition des deux autres, au contraire, elle en est la conséquence. Ce n'est lorsque l'enfant a été socialisé par la langue dans sa famille et son environnement proche qu'il est en mesure d'entrer dans sa dimension référentielle, par exemple pour jouer avec ses camarades, pour bricoler un arc et des flèches, pour fabriquer une poupée, ou pour assembler un jeu de construction. C'est cet usage anthropologique et référentiel de la langue qui développe ensuite sa capacité cognitive. Je sais ce qu'est un arc, non parce que j'en ai moi un concept d'arc construit à partir d'universaux, mais parce que j'en ai appris l'existence lorsque j'ai été exposé à la *forme-sens* « arc ». Ensuite, j'ai peut-être acquis des connaissances à son sujet en en fabriquant un, seul ou avec d'autres enfants, ou bien par la lecture, le cinéma, ou des histoires qu'on m'a racontées. Le nom et l'objet viennent d'abord ; le « concept » se construit après. Il vaut d'ailleurs mieux éviter ce terme au profit des mots « idée », plus vague et moins délimité, et « connaissances », plus riche et plus ouvert.

La cognition est d'autant plus riche et efficace que les aspects anthropologiques et référentiels sont bien acquis. Il ne peut y avoir cognition qu'en relation avec les autres au sein d'un univers humanisé par la langue et la culture. Les hommes ne sont pas des singularités, mais des membres d'une espèce qui a le pouvoir unique de façonner collectivement l'univers physique et social dans lequel elle vit (souvent de manière peu raisonnable) et de réfléchir à son sujet dans la langue (pas toujours très intelligemment).

Enfermement dans l'« ubuntu »

Après avoir abandonné l'idée que la société est un agrégat de singularités qui communiquent entre elles grâce à un code, nous avons considéré dans ce texte la langue comme d'un des trois milieux dans lesquels vit l'humanité. La langue permet la vie en société (sa dimension anthropologique), l'action collective (sa dimension référentielle), et le développement personnel (sa dimension cognitive). Nous sommes ainsi, chacun de nous, partie prenante d'un monde humanisé par la langue, d'une société régie par une éthique, et cela au sein d'une culture particulière.

Pour caractériser cette société constituée par une langue et une culture qui déterminent l'individu, on peut faire usage d'une notion de la philosophie africaine, celle d'« ubuntu », un mot bantou qui veut « humanité », mais dont une des gloses possibles est « je suis parce que nous sommes » (Frath & Daval 2019 : chapitre 1). Le « je » prend ainsi son origine dans le « nous », au contraire de la tradition ontologique occidentale résumée par Descartes dans son « cogito ergo sum », où l'individu ne doit son existence personnelle qu'à la « res cogitans », la chose qui pense placée en nous

BDD-A31847 © 2020 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:34:13 UTC)

par la divinité (ou le génome, dans la version laïcisée). La société n'est alors qu'une construction humaine, ainsi qu'il a été argumenté plus haut.

On constate une grande variété d'ubuntus sur la planète, tous différents, et parmi lesquels le nôtre, l'ubuntu occidental, qui se caractérise par un individualisme ontologique fondamental. Dans la tradition chrétienne, les âmes que la divinité place dans les corps avant la naissance sont réputées d'égale valeur. Leur distribution dans une société donnée ne doit ainsi rien à une prédestination orchestrée par le divin, comme par exemple en Inde, où la naissance dans une caste donnée est déterminée par la valeur d'une vie précédente et dont elle est la récompense ou la punition. Les âmes ne sont alors pas égales, et l'individu vit dans un ubuntu, sa caste, dont l'existence est ontologiquement déterminée par le divin. On ne peut ni y entrer, autrement que par la naissance, ni la quitter, autrement que par la mort.

Cet exemple indien est extrême, mais s'il est vrai que nous vivons dans des ubuntus qui nous déterminent, alors les individus courent le risque de l'enfermement au sein de leur communauté, et son corollaire, le rejet des autres ubuntus. Cette caractéristique humaine est, il faut bien le constater, universelle. Lorsqu'elle est théorisée, elle se transforme aisément en racisme et en xénophobie, dont aucun ubuntu n'est indemne, y compris chez ceux qui sont en eux-mêmes des victimes. Les Africains peuvent être l'objet de rejet dans notre ubuntu occidental, mais ils le pratiquent souvent eux-mêmes dans leur propres ubuntus au détriment par exemple d'autres ethnies ou de basses castes, comme celle des bijoutiers au Sénégal. Rien n'est simple…

Conclusion : importance du plurilinguisme

La langue est notre milieu, avons-nous affirmé dans le titre de ce texte. Elle détermine largement notre vie sociale, professionnelle, individuelle, affective, cognitive au sein de ce que nous avons appelé un ubuntu, c'est-à-dire la conjonction d'une communauté, d'une langue et d'une culture, mais dont un aspect négatif est le rejet plus ou moins inconscient et immédiat des autres ubuntus.

Pour lutter contre le rejet de l'autre, il y a sans doute de nombreux moyens, notamment la loi, l'éducation, ou l'information. Mais puisque c'est la langue qui est le « ciment » de l'ubuntu, un moyen très facile de l'ouvrir est d'apprendre d'autres langues. Nous entrons alors de plein pied dans d'autres ubuntus. Les polyglottes savent bien que les langues ouvrent des portes vers d'autres mondes, et qu'en même temps, lorsqu'ils les ont franchies et qu'ils se retournent vers leur propre culture, ils la voient d'un autre œil, de l'extérieur, du point de vue des locuteurs des autres ubuntus, ce qui la relativise.

Nous avons alors une chance d'apprendre à reconnaître les autres dans leurs langues et dans leurs cultures. L'expérience polyglotte montre que le décentrement par rapport à sa propre culture incite souvent à la tolérance des autres ubuntus.

Bibliographie

Benveniste 1974 : Émile Benveniste, « La forme et le sens dans le langage », in *Problèmes de linguistique générale*, tome 2.

Descartes 1990 : René Descartes, *Méditations métaphysiques*, traduit du latin par Michelle Beyssade, Le Livre de Poche. 1ère publication, Paris, 1641, p. 175-177.

BDD-A31847 © 2020 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:34:13 UTC)

Flahaut 2003 : François Flahault, *Le paradoxe de Robinson. Capitalisme et société*, Éditions Mille et une nuits, Paris.
Frath 2020 : Pierre Frath, *Linguistique anthropologique et référentielle*, Reims, Éditions Sapientia Hominis (www.sapientia-hominis.org).
Frath, Daval 2019 : Pierre Frath & René Daval, *Cogito versus ubuntu. Les rapports entre individu et société analysés dans un cadre anthropologique et linguistique*, Reims, Éditions Sapientia Hominis (www.sapientia-hominis.org).
Saussure 2002 : Ferdinand de Saussure, *Écrits de linguistique générale*, Gallimard.
Saussure 1972 : Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*, édition Tullio de Mauro, Payot.
Talmy 2000 : Leonard Talmy, *Toward a Cognitive Semantics*, vol.1, Cambridge, MA, MIT Press.
Wittgenstein 1961 : Ludwig Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus* suivi de *Investigations philosophiques*, traduit de l'allemand par Pierre Klossowski, Paris, Gallimard.

Language Is (Above All) Our Living Environment

Most linguistic theories consider language essentially as a means of communication between ontological individuals. Society is nothing but a voluntary social grouping which happened at some point in the history of our species. Language is then considered a communication tool which helps us encode concepts for the benefit of other individuals and linguistics concentrates on the processes which allow this feat in the speakers' brains. Intercomprehension is quite often explained in terms of genetic endowment. For example, Chomsky's universal grammar explains syntax and semantic primes explain the construction of meaning. The hypothetical even metaphysical aspect of this point of view is quite often overlooked and language becomes a "code" which can be described in terms of logic and mathematics. And as thought precedes formulation, linguistic form and meaning are ontologically separated and this leads to the deeply ingrained mind/body dualism which lurches in the background of most theories.

In this text, we aim to show that language is one of the three environments (« milieus ») in which we live, the two others being society and nature, both humanised by and through language and constantly altered by human activity. Three dimensions can be distinguished in language. The first and foremost is anthropological. People speak to create links between themselves and language is then the locus of small talk, human relations, education, politics, ethics, values, gossip, etc. Language is also used for collective work and action when it makes use of its referential dimension: many words refer to elements of our experience and language is then the locus of work, the economy and collective action. Finally, language is also the locus of personal thought, creativity and individualisation. Yet this cognitive dimension of language can only develop when the anthropological and referential dimensions have been acquired: it is not cause but consequence.

Linguistic communities tend to fall back on themselves in what can be termed "ubuntus", a Bantu word which names a community speaking a language within a culture. Becoming locked up inside ubuntus can be effectively avoided by language learning because languages open doors to others and allow for the offsetting of one's own ubuntu. Multilingualism conditions knowledge and tolerance of the other.

BDD-A31847 © 2020 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:34:13 UTC)